

L'impact de la Chine sur la culture française au XVIe et XVIIe siècle

Shioko SASAKURA

Les contacts entre le Royaume de France et l'Empire de Chine se multiplient dans la période des grandes explorations avec la publication des journaux et récits de voyages. Au XVIIe siècle, ces contacts atteignent leur apogée grâce aux efforts des missions évangéliques.

Dans cet article, nous tenterons de voir dans quelle mesure la culture chinoise a pénétré l'occident et influencé la culture française.

1. L'influence des journaux et récits d'explorations

Le récit des voyages de Marco Polo (1254–1324) intitulé *Devisement du Monde, le Livre des Merveilles du Monde*, ou encore *Il Milione*¹⁾, écrit en français en 1298, fut sans aucune doute l'oeuvre la plus importante, celle qui suscita pour la première fois l'intérêt des Européens pour la Chine. Ce récit, qui raconte son voyage et son séjour de vingt-quatre ans dans l'empire de Kubilaï Khan (règ. 1260–1271)²⁾ étonna l'Europe entière.

Arrivé à Pékin en 1274, Marco, alors âgé de vingt ans, plût d'emblée à l'empereur Kubilaï Khan, qui l'attachera à son service pendant dix-sept ans. Cet ouvrage détaille ses nombreux voyages et missions à travers l'empire sous les ordres de Kubilaï Khan. Il y décrit pour la première fois les civilisations chinoises et extrême-orientales : le commerce, l'industrie, l'art et les techniques, notamment la porcelaine de Chine, la laque et surtout le tissage de la soie. Il s'agit d'un chef d'oeuvre de littérature médiévale, mais aussi

scientifique, par la qualité de ses observations géographiques et ethnographiques, notamment sur les langues et les croyances mongoles et tartares.

A la même époque, le missionnaire franciscain Guillaume de Rubrouck (1220–1293)³⁾, fut envoyé en Mongolie sous l'ordre de Louis IX. Il s'embarque à Constantinople en 1253 et arrive à Karakorum, la capitale de l'empire Mongol, l'année suivante. Il y séjourne cinq mois pendant lesquels il accomplit sa mission diplomatique en remettant les lettres autographes du Roi de France au successeur de Kubilaï, Güyük Khan (règ. 1246–1248). Sa mission était, outre de reconnaître les pays tartares, d'obtenir la participation des Mongols aux croisades et de propager la foi chrétienne en Chine. Toutefois, il n'obtiendra pas satisfaction, et rentrera en France les mains vides, hormis une lettre réponse de Güyük Khan. Par contre, il s'acquitta de sa mission géographique en rédigeant des lettres manuscrites en latin, qu'il remet à Louis IX : *Voyage dans l'empire mongol*⁴⁾. Elles seront publiées à Paris en 1626. Une partie de ces lettres en latin fut compilée en 1599 dans un ouvrage en anglais intitulé *Hakluyt's collection of the early voyages*⁵⁾. Cet ouvrage constitue en fait la première publication imprimée et largement diffusée des récits de voyages du Moyen Age.

Quelques années avant Marco Polo, un autre Vénitien nommé Giovanni da Pian del Carpine (1182–1252), franciscain de son état, fut envoyé à Karakorum par le Pape Innocent IV pour négocier avec le grand Khan, suite aux invasions mongoles en Europe de l'Est. Parti de Lyon en 1245, il arrive dans la capitale mongole l'année suivante où il remet à Kubilaï les propositions du Pape visant à conclure un traité de paix entre les deux grandes puissances. Mais le petit-fils de Gengis Khan, loin de renoncer à soumettre les puissances occidentales et le pape, refuse une paix dictée par les vaincus. La mission diplomatique de Carpine est donc vouée à l'échec, mais le franciscain rédige sa fameuse *Historia Mongalorum quos nos Tartaros appellamus*⁶⁾,

dans laquelle il relate minutieusement l'histoire, la géographie, les traits caractéristiques du peuple et de la culture mongole. De retour en 1247, il remet son manuscrit au souverain pontife de Rome qui l'apprécie tellement qu'il lui pardonne l'échec de sa mission. La lettre de Güyük transmise au pape par Carpine est le plus ancien ordre écrit émanant de l'époque Mongole. Elle est toujours conservée à la bibliothèque du Vatican. *Le Voyage dans l'empire Mongol et la Relation de ses voyages (pendant les années 1245-1247)* furent publiés à La Haye en 1729.⁷⁾

Ainsi, ces récits de voyages, en tant que sources de connaissances, jouèrent un rôle considérable dans la découverte de l'Orient. Les Européens aussitôt se passionnèrent pour ces contrées et ces civilisations inconnues, annonçant le mouvement orientaliste. Ces récits regorgent de détails sur la période mongole de la dynastie Yuan, dont l'empire s'étendait de la péninsule coréenne à l'est, jusqu'à la Hongrie à l'ouest. La domination mongole facilitant l'établissement de voies de communication dans l'empire, les Européens pouvaient voyager plus facilement. Elles facilitèrent aussi l'invasion mongole et les guerres, comme la Bataille de Legnica⁸⁾ en 1241 qui opposa la coalition germano-polonaise aux mongols. Or, c'est justement pour tenter de négocier la paix que le franciscain Carpine fut envoyé à Karakorum.

Deux siècles et demi plus tard, en 1497, le navigateur portugais Vasco da Gama (v.1469-1524) découvre la route de l'Inde par le cap de Bonne Espérance. Aussitôt le Portugal s'empresse de conquérir l'Inde occidentale et ouvre un comptoir à Goa en 1515. Ce comptoir de Goa allait devenir le point de départ de la première vague d'évangélisation. A partir de Goa, les portugais s'employèrent à propager la foi chrétienne qui allait gagner peu à peu tout l'Extrême-Orient. Ayant reçu l'autorisation du pape, le Portugal dépêcha une mission de jésuites en Inde occidentale. En 1532, un premier évêché fut établi à Goa. Vers le milieu du XVIe siècle, le Portugal entretenait des relations cordiales avec la dynastie Ming. A partir de Goa, les marchands portugais

étendirent leur commerce vers Ningpo, Xiamen et Macao. En 1557, le territoire de Macao fut concédé au Portugal par un bail d'une durée de 442 ans. De ce fait, le Portugal s'octroyait le monopole du commerce avec la Chine, le marché chinois étant alors des plus prospères. La soie grège, la soie tissée, la porcelaine, la laque, les pierres précieuses comme le jade et bien d'autres produits étaient revendus dans toute l'Europe avec de gros bénéfices.

La France tenta de suivre l'exemple du Portugal, mais sa marine ne pouvait rivaliser avec le Portugal ni la Hollande, d'autant que la priorité était donnée à l'expansion en Amérique du Nord et que les finances étaient au plus bas. Elle ne put donc s'opposer à l'hégémonie de ses deux rivaux. En dépit de ce contexte défavorable, la France avait organisé des missions d'exploration de l'Extrême-Orient dès le début du XVI^e siècle. Des explorateurs tels que Anjo de Dieppe, Jean et Raoul Parmentier, X de Honfleur, reconnurent les côtes chinoises, mais leurs équipages furent décimés par les tempêtes, les fièvres et les attaques d'indigènes pendant le mouillage.

Les rois de France avaient pris conscience de la nécessité d'encourager et de multiplier de telles expéditions. François I^{er} décida donc d'envoyer en Chine le Sire de Valois, lequel arriva à Pékin en 1531, avec un présent de quatre canons à l'empereur Jiajing (règ.1521-1566)⁹. Il est bien reçu par l'empereur de la dynastie Ming et repart avec une pleine cargaison de porcelaine, de thé et autres objets précieux. Cet échange de cadeaux et de bienveillance réciproque fut le premier contact direct entre les deux pays. Bien connu pour son goût pour les objets d'arts chinois, il semble que François I^{er} ait fait aménager une salle consacrée à l'art chinois dans le château de Fontainebleau.

Henri IV, à son tour, ressentira la nécessité de développer une politique orientale. Il suggère un plan pour le développement du commerce avec l'Asie, projet qu'il défendra et encouragera à plusieurs reprises. Par la suite, en 1601, Louis XIII crée la première Compagnie des Indes Occidentales. Puis, en 1642,

Louis XIV crée la deuxième Compagnie et en 1656 la troisième¹⁰⁾. Ces deux monarques avaient en commun la passion des objets d'art, notamment Louis XIV qui, dès le début de son règne, ne cachait pas son enthousiasme pour l'art chinois dont il encourageait l'importation. Il fit aménager une salle spéciale dans le château de Versailles pour les entreposer et fit construire la fameuse *Tour de Porcelaine* dans le Grand Trianon, inspirée de *la Tour de porcelaine de Nankin*. La famille royale toute entière semble avoir partagé cette passion, la reine, les princes et princesses possédant nombre d'objets et de meubles chinois dans leurs appartements. Madame de Maintenon, seconde épouse du roi Louis XIV, portait dans ses appartements une robe de soie chinoise, le roi lui ayant offert à deux reprises plusieurs toises de précieux tissus chinois, en 1691 et 1695. En 1667, Louis XIV s'était déjà fait remarquer en se déguisant, pour son plus grand plaisir, en mandarin chinois, lors du bal costumé du Mardi Gras. Puis, en 1699, sa petite fille Adélaïde fit à son tour sensation en apparaissant en costume chinois dans un bal.

L'intérêt soutenu de la famille royale pour la civilisation chinoise fut bientôt imité par l'élite intellectuelle. Déjà en 1631, l'historien de Louis XIII, Michel Baudier s'était distingué en publiant son *Histoire de la cour du roi de Chine*¹¹⁾. Toutefois cet ouvrage n'était que la compilation de lettres et rapports de missionnaires ou de ouï-dires de jésuites débarqués de Chine. L'auteur admirait surtout les objets d'art, l'artisanat et le système politique chinois. Bien que nous comprenions son enthousiasme d'historien découvrant la Chine, le contenu informatif de son ouvrage apparaît plutôt pauvre, truffé de croyances et d'opinions souvent absurdes ou infondées¹²⁾.

Les autres ouvrages publiés sur le sujet touchent surtout au commerce et aux diverses missions de reconnaissance. Ce sont des voyageurs tels que François Martin, De Baudeau, Pyrad de Laval, Henri de Feynes (1573-1647), Melchisédec Thévenot (1620-92), ces deux derniers étant les plus célèbres. De Feynes publia à Paris en 1630 son *Voyage fait par terre depuis Paris*

*jusqu'à la Chine*¹³). Son itinéraire passe par le Proche Orient et l'Asie Mineure pour arriver à Guangdong. Dans son ouvrage, il décrit les traits du visage et autres caractéristiques physiques des types chinois et divulgue la coutume du *Chanzu*, ou «pieds bandés» des Chinoises pour empêcher les pieds de grandir. En parlant du teint des Chinois, il le décrit «fort blanc»¹⁴. Enfin, il fait l'éloge du conservatisme des Chinois en matière de politique, mais ces affirmations, qui ne reposent pas sur ses propres observations, attestent de la tendance patente de De Feynes à accepter sans critique les opinions d'autrui. A sa décharge, il faut rappeler que les informateurs dignes de foi étaient rares. Car, bien que le port de Guangdong ait été ouvert aux étrangers, il leur était expressément interdit de pénétrer à l'intérieur des terres.

Enfin, Thévenot publie à Paris un ouvrage original et attrayant, divisé en quatre livres qui seront reliés par la suite sous le titre de *Relations de divers voyages curieux*¹⁵

1. *Voyage des ambassadeurs de la Compagnie hollandaise à la Chine*, publié à Paris en trois fascicules, à partir de 1671.
2. *Voyage à la Chine des PP. Grueber et d'Orville*, publié à Paris en trois fascicules, à partir de 1671.
3. *Doctrine du Moyen, livre sacré des Chinois* de Confucius, traduit en latin par Philippe Couplet (1623–1693) et Prospero Intorcetta (1625–1696), publié à Paris en quatre fascicules à partir de 1672¹⁶.
4. Deux ouvrages traduits du latin en français par Intorcetta, publiés à Paris en 1672.

L'Avis des traducteurs sur la doctrine de Confucius.

La Vie de ce sage chinois, en quatre fascicules.

Thévenot était un savant renommé, notamment pour ses cartes géographiques. C'est lui qui inséra les cartes du Proche-Orient, d'Australie et

du Japon dans cet ouvrage. Il fut nommé bibliothécaire du roi Louis XIV en 1684.

Les apports les plus substantiels à la connaissance de la Chine sont sans aucun doute la traduction latine de *La Doctrine du Moyen, livre sacré des Chinois*, et celle de *la Vie de ce sage chinois*. C'est d'ailleurs suite à la lecture de ces deux ouvrages que Louis XIV ordonna aux Pères Couplet, Intorcetta et al. de traduire en latin d'autres oeuvres de Confucius : *La Grande Etude (Daxue)*¹⁷⁾, *La Doctrine du Moyen (Zhongyong)*¹⁸⁾, *Entretiens (Lunyu)*¹⁹⁾ de Confucius. Ils furent publiés à Paris en 1687 sous le titre de *Confucius Sinarum philosophus, sive Scientia Sinensis latine exposita*, événement considérable puisqu'il s'agissait de la première présentation en Europe de la philosophie confucéenne et de la pensée chinoise.

Il faudra attendre encore quelques années pour voir la première publication en langue française d'un ouvrage sur la pensée chinoise. Il s'agit du *Traité sur quelques points de la religion des Chinois* de Nicola Longobardi (1559–1654)²⁰⁾, publié à Paris en 1701.

2. L'envoi de missionnaires en Chine et ses répercussions

Comme nous l'avons vu au premier chapitre, à part quelques traductions d'oeuvres de Confucius, la plupart des publications sont des récits et journaux de voyage. Or, force est de constater qu'une fois ces voyageurs arrivés à Guangdong, les faits qu'ils rapportent sur la Chine intérieure ne sont en général basés que sur des ouï-dires car ils ne pouvaient pas sortir de la ville. Les échanges culturels ne pouvaient s'accomoder de cette interdiction. Aussi, parmi les rares Européens qui purent franchir ces barrières et fouler le sol chinois figuraient en première ligne les jésuites, qui n'eurent de cesse d'agrandir par tous les moyens, leur zone d'influence. Ces mêmes jésuites, notamment les Pères Couplet et Intorcetta, eurent le plus grand impact sur la culture chinoise. En introduisant la civilisation Européenne et en se faisant

l'écho de la voix et la pensée chinoises en Europe, ils apparaissent indéniablement comme les acteurs principaux des échanges culturels. La *Companie de Jésus* fut fondée en 1540 par les Espagnols Ignatius de Loyola (1491-1556) et François Xavier²¹⁾, tous deux sortis de l'Université de Paris. François Xavier fut sans doute le premier et le plus actif des missionnaires jésuites. Il se consacra à l'Extrême-Orient et fut le premier chrétien à débarquer au Japon où sa renommée est toujours intacte. Avec la mission de Xavier, l'Orient va revêtir pour les jésuites une signification particulière.

Dès le début du XVI^e siècle, après l'établissement de relations amicales entre le Portugal et la dynastie Ming, le port chinois de Xiamen voit débarquer des jésuites de navires de commerce en provenance de divers pays d'Europe. Aussitôt, ces jésuites se répandent sur tout le territoire chinois pour y propager le catholicisme romain. C'est dans ce contexte que Xavier, en route pour la Chine, débarque au Japon. Au début du XVII^e siècle, le christianisme se répand peu à peu sur tout le continent chinois, à partir de Macao. Puis, suite au déclin de l'influence portugaise face à la montée en puissance anglo-hollandaise, le Portugal n'étant plus en mesure de protéger ses ressortissants, le pape choisit d'envoyer un jésuite français en Extrême-Orient avec rang d'évêque. Eut égard à la réputation des jésuites dans les domaines scientifiques et littéraires, le pape estimait qu'ils étaient l'élite capable de séduire l'intelligentia et de contrebalancer la fierté ethnocentrique de l'Empire du Milieu. Peu après, Louis XIV, qui soutenait les jésuites, ordonna l'envoi de six jésuites dont nous parlerons plus loin.

Le premier missionnaire jésuite à fouler le sol chinois fut l'Italien Matteo Ricci²²⁾. Envoyé à Goa en 1578 pour réaliser le rêve de Xavier, mort avant d'arriver à destination, il débarque à Macao en 1582 sur l'invitation d'Alessandro Valignano²³⁾. En 1601, il réussit à entrer dans Pékin et à être reçu par l'empereur Wanli²⁴⁾, à qui il offre une horloge, et dont il reçoit l'autorisation de séjourner dans la capitale impériale. Après sa mort, sous le

règne de Kangxi, le jésuite allemand Adam Schall²⁵⁾ et le jésuite belge Ferdinand Verbiest²⁶⁾, lui succèdent dans la propagation du catholicisme, tout en enseignant l'astronomie, les mathématiques, la géographie et autres sciences. Kangxi étend l'autorisation d'évangéliser aux successeurs de Matteo Ricci, dont il apprécie les connaissances scientifiques qui servent les intérêts de l'Empire chinois.

En France, le roi Louis XIV, contemporain de Kangxi, ordonne à son tour une mission d'évangélisation de la Chine. Six jésuites français en sont chargés : il s'agit des Pères Guy Tachard (1651-1712), Jean-François Gerbillon (1645-1707)²⁷⁾, Louis Le Comte (1655-1728)²⁸⁾, Claude de Visdelou (1656-1737)²⁹⁾, Joachim Bouvet (1656-1730)³⁰⁾, Jean de Fontaney (1643-1710)³¹⁾. Embarqués à Brest le 1^{er} mars 1686, ils arrivent au Siam le 23 septembre. Le Roi de Siam renvoie Tachard en France pour lui trouver un mathématicien, et ordonne à Le Comte de rester au Siam. Les quatre autres, ayant obtenu l'autorisation de poursuivre leur voyage, embarquent pour Macao, mais une tempête les oblige à rebrousser chemin. Ce n'est que le 17 juin 1687 que les cinq jésuites peuvent embarquer pour Ningbo, à l'exception de Tachard qui restera au Siam. Le 26 novembre, après une escale à Hangzhou, ils arrivent enfin à Pékin le 7 février 1688, et seront reçus par l'empereur le 21 mai de la même année. Personnellement épris de sciences naturelles et conscient de l'importance de l'astronomie, Kangxi décide d'attacher Gerbillon et Bouvet à son service et autorise les trois autres à prêcher dans les autres provinces. Pour ces jésuites que l'on nommera «les mathématiciens du Roi», il s'agissait d'une aubaine inespérée! Quant à l'astronomie, comme l'écrivait Verbiest dans une de ces lettres : «sous le manteau étoilé de l'astronomie, notre sainte religion s'introduit facilement³²⁾».

Gerbillon et Bouvet donnèrent des leçons de mathématiques à l'empereur et lui expliquèrent les principes de la géométrie. Kangxi aborda ces cours avec beaucoup d'enthousiasme et montrait également un vif intérêt pour la

médecine occidentale. Ces deux jésuites étant parmi les meilleurs médecins d'Europe, ils étaient capables d'expliquer l'anatomie et les causes des épidémies. L'empereur alla jusqu'à faire construire un laboratoire de recherches dans la Cité Impériale pour pouvoir étudier la chimie et la pharmacie. Il était d'autre part passionné d'astronomie. En 1693, Kangxi envoya Bouvet en France afin de recruter des jésuites savantissimes pour encadrer son projet de créer une Académie des Sciences en Chine. A cette occasion il fit présent à Louis XIV de quarante-neuf livres chinois. Arrivé en France en mars 1697, Bouvet repartit en mars 1699 accompagné de dix jésuites français, parmi lesquels trois savants qui s'illustreront par leurs travaux : les Pères Régis (1663-1738)³³⁾, Prémare (1666-1736)³⁴⁾ et Parennin (1655-1741)³⁵⁾.

D'après Pierre Dionis³⁶⁾, Parennin aurait enseigné à l'empereur l'anatomie et la physiologie, notamment le système circulatoire. L'empereur semble avoir été fort impressionné par les découvertes occidentales touchant à la circulation du sang. La traduction en chinois du livre de Dionis, qui nécessita pas moins de cinq années, fut sans aucun doute un événement d'importance puisque l'empereur en fit exécuter trois copies, dont l'une est conservée au Wen yuan ge³⁷⁾, l'autre à Yang chun yuan³⁸⁾, et la dernière dans la villa de Rehe³⁹⁾. Deux autres traductions furent rédigées dans le plus grand secret avec interdiction de copie et de publication.

Le Père Bouvet, qui fut longtemps attaché au service de l'empereur, écrivit une *Histoire de l'Empereur de la Chine*, ouvrage dédié à Louis XIV, publié en 1697 à Paris. Il y fait d'abord le portrait physique de Kangxi, décrit sa personnalité et ses mérites, son intérêt pour les sciences occidentales qu'il étudie assidûment, allant jusqu'à faire construire une Académie des sciences dans sa Cité, bâtie sur le modèle de l'Académie française. Bouvet y souligne à plusieurs reprises la ressemblance entre les deux monarques, leur soutien permanent au progrès des sciences, mais aussi du christianisme.

Un autre ouvrage de Bouvet, intitulé *L'Etat présent de la Chine en figures dédié à Monseigneur le Duc et à Madame la Duchesse de Bourgogne*, fut publié à Paris lors de son retour en 1697. Il est agrémenté de belles illustrations en eau-forte : deux portraits de l'empereur Kangxi, vingt-deux courtisans éminents et dames de haut lieu, dix-huit femmes de service et deux moines bouddhistes. Chaque personnage étant vêtu de son costume traditionnel aux motifs richement colorés, Bouvet ne tarit pas d'éloges sur les vêtements des Han⁴⁰) et les costumes de Mandchourie. Il les admire tellement qu'il recommandera leur usage en France. Sur l'ordre de l'empereur, Bouvet réalisera avec l'aide du Père Régis, la première carte de la Chine, *Huang yu quan lan tu*⁴¹) qui nécessitera plus de dix années de labeur. Cette carte, basée sur les mesures géodésiques les plus précises (exploration pédestre minutieuse de l'ensemble de l'Empire), et les systèmes de calcul les plus récents, constitue un chef-d'oeuvre pour son époque. Elle sera agrandie au siècle suivant.

Le Père Le Comte publia ses *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine* en 1697. Ces mémoires sont composés de quatorze lettres adressées chacune à un éminent personnage du royaume de France. Il y fait l'éloge de la civilisation chinoise et de l'empereur Kangxi. De même que l'avait fait le Père Bouvet dans son *Portrait historique de l'empereur de la Chine* (1697) et que le fera l'année suivante le Père Le Gobien dans son *Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne*, les *Nouveaux mémoires* glorifient un empereur de Chine ami des sciences et des jésuites. Comme Bouvet, il souligne la ressemblance entre Kangxi et Louis XIV : «protecteurs des sciences et du christianisme».

Dès son arrivée en Chine, le Père Visdelou se met à l'étude de la langue chinoise et, ayant maîtrisé la langue au prix de grands efforts, s'attelle à la lecture exhaustive de l'histoire de la Chine. Ayant pu consulter nombre de livres rares sur divers peuples de l'empire, il fit d'importantes découvertes

historiques touchant à l'Asie centrale et septentrionale. Il apporta plusieurs rectifications à l'histoire et à la civilisation de l'Asie Centrale telle que l'orientaliste Barthélémy d'Herbelot de Molainville (1625-1695) la concevait dans son ouvrage *Observations sur ce que les historiens arabes et persiens rapportent de la Chine et de la Tartarie*, publié en 1697, dans la collection Bibliothèque Orientale de Mr. D'Herbelot. Visdelou traduisit de nombreux documents relatifs à l'Asie Centrale et aux peuples Huns, Tartares, Mongols et Turcs. Il rédigea une *Histoire des Tartares* qui lui valut l'éloge de tous les orientalistes Européens pour la richesse et la précision de son contenu. Un autre ouvrage célèbre fut ses *Notices du livre chinois nommé Yi Jing*⁴²⁾ ou *livre des mutations, avec des notes par Claude Visdelou, évêque de Claudiopolis*. La première traduction complète du *Yi Jing* en langue européenne fut réalisée par le jésuite Jean-Baptiste Régis.

Le Père Tachard écrivit son *Voyage de Siam*⁴³⁾ dans lequel il relate son séjour prolongé dans ce royaume. Il en décrit la géographie, l'hydrographie, l'histoire et l'astronomie. Il étudie ensuite dans le détail les moeurs et les coutumes ainsi que la «philosophie naturelle». L'ouvrage fut publié à Paris en 1686 et sa traduction anglaise parut à Londres l'année suivante.

Nous traiterons des trois autres jésuites de la mission, Gerbillon, Fonteney et Prémare, dans un prochain article sur le XVIIIe siècle.

Nous listons ci-dessous les traductions françaises d'oeuvres de missionnaires ayant publié en latin ou en espagnol au XVIe et XVIIe siècle.

Gonzalez de Mendoza, *Histoire du grand royaume de la Chine*, Paris, 1588.⁴⁴⁾

Nicolas Trigault, *Histoire de l'expédition chrétienne au Royaume de la Chine*, Lille, 1617.⁴⁵⁾

Fernão Mendes Pinto, *Les Voyages aventureux*, Paris, 1628.⁴⁶⁾

Martin Martini, *Histoire de la Chine*, Paris, 1662.⁴⁷⁾

Alvaro Semmedo, *Histoire universelle du grand royaume de la Chine*, Paris, 1645.⁴⁸⁾

Adrien Greslon⁴⁹⁾, *Histoire de la Chine sous la domination des Tartares, depuis l'année 1651-1669*, Paris, 1671.⁵⁰⁾

Ainsi, le XVII^e siècle voit un foisonnement de récits de voyages en Chine écrit par des savants jésuites, dignes de foi, beaucoup plus étoffés et précis que par le passé. Publiés à Lisbonne, Rome ou Paris, ils attirent l'attention et éveillent l'intérêt des intellectuels européens. Très vite les hommes de lettres et les penseurs français se passionnent pour la culture et la civilisation chinoise, passion qui transparait ça et là dans leurs oeuvres. Il est très intéressant de voir leur façon de penser et leurs opinions évoluer peu à peu sous l'influence de ces nouvelles connaissances.

Dans un prochain chapitre, nous nous proposons d'étudier quelles furent les découvertes des auteurs français au sujet de la Chine et quelles réactions elles suscitèrent.

3. L'influence chinoise sur la pensée et la littérature française

Dans ce chapitre nous nous intéressons aux oeuvres de penseurs tels que Michel de Montaigne, René Descartes, Blaise Pascal et des écrivains comme Pierre Bayle, Molière et Jean de La Fontaine.

François Julien considère Montaigne comme un des ponts entre l'Europe et la Chine, lui-même apparaissant comme le Confucius de l'Occident : «S'il regarde peu vers la Chine, Montaigne a un côté mandarin lettré, haut fonctionnaire littéraire à la fois détaché du monde, à passer sa vie entre des livres et des voyages, et impliqué dans les affaires publiques. Il est chinois jusque dans ses idées et son esthétique, dominé par l'anecdote, la digression et les citations des sages de l'Antiquité. Mais c'est surtout dans *De l'expérience*⁵¹⁾ que Montaigne renonce à la spéculation et fait le procès de la

philosophie en rejoignant la pensée de l'immanence...»⁵²⁾.

Montaigne avait certainement lu la traduction française de l'*Histoire du grand royaume de la Chine* de Mendoza. Dans *Des Coches*, il cite la Chine pour appuyer sa certitude quant à la «perpétuelle multiplication et vicissitudes de formes», critiquer le «misérable fondement de nos règles [...] qui nous représente volontiers une très fausse image des choses» et pour souligner le relativisme de la vérité elle-même.

Quand tout ce qui est venu par rapport du passé jusques à nous serait vrai et serait su par quelqu'un, ce serait moins que rien au prix de ce qui est ignoré. Et de cette même image du monde qui coule pendant que nous y sommes, combien chétive et raccourcie est la connaissance des plus curieux! Non seulement des événements particuliers que fortune rend souvent exemplaires et pesants, mais de l'état des grandes polices et nations, il nous en échappe cent fois plus qu'il n'en vient à notre science. Nous nous écrivons du miracle de l'invention de notre artillerie, de notre impression; d'autres hommes, un autre bout du monde à la Chine, en jouissait mille ans auparavant. Si nous voyions autant du monde comme nous n'en voyons pas, nous apercevriens, comme il est à croire, une perpétuelle multiplication et vicissitude de formes. Il n'y a rien de seul et de rare eu égard à nature, ou bien eu égard à notre connaissance, qui est un misérable fondement de nos règles et qui nous représente volontiers une très fausse image des choses⁵³⁾.

D'autre part, il considère la Chine comme un pays ayant une politique et une administration reposant sur des principes et sur une éthique qui lui sont propres. Dans le contexte des guerres de religions, Montaigne s'élève contre les lois iniques et la justice arbitraire de la France, en prenant la Chine comme

exemple.

En la Chine, duquel royaume la police et les arts, sans commerce et cognoissance des nostres, surpassent nos exemples en plusieurs parties d'excellence, et duquel l'histoire m'apprend combien le monde est plus ample et plus divers que ny les anciens, ny nous ne penetrons, les officiers deputez par le Prince pour visiter l'estat de ses provinces, comme ils punissent ceux qui malversent en leur charge, ils remunerent aussi de pure liberalité ceux qui s'y sont bien portez, outre la commune sorte et outre la necessité de leur devoir. On s'y presente, non pour garantir seulement, mais pour y acquerir, ny simplement pour estre payé, mais pour y estre aussi estrené⁵⁴.

Il poursuit en ces termes :

Si celles [=lois] que je sers me menassoient seulement le bout du doigt, je m'en irois incontinent en trouver d'autres, où que ce fut. Toute ma petite prudence, en ces guerres civiles où nous sommes, s'employe à ce qu'elles n'interrompent ma liberté d'aller et venir. [...] Les nostres françoises prestent aucunement la main, par leur desreiglement et deformité, au desordre et corruption qui se voit en leur despensation et execution⁵⁵.

Dans sa jeunesse, Montaigne ayant étudié le droit et exercé la fonction de magistrat, il n'en avait pas gardé un très bon souvenir. Pendant de longues années (1554–1570) il eut l'occasion de connaître les lois françaises et leurs défauts, et il est assez incroyable qu'il ait osé les critiquer ouvertement dans ses *Essais* sans s'attirer les foudres de la répression à cette époque. De même, quand il est nommé Maire de Bordeaux (1581–1585), Montaigne se montre

habile diplomate, sachant utiliser sa connaissance des hommes pour mener à bien sa tâche. «Le Maire et Montaigne ont toujours été deux, d'une séparation bien claire.⁵⁶⁾» Il a su dépasser les contradictions entre les besoins de sa charge, c'est-à-dire, faire respecter les lois, et la critique du système lorsque celui-ci menace les libertés. C'est dans ce contexte de sublimation qu'il cite la Chine en exemple de libéralité. Dans ce siècle d'intolérance religieuse et de guerres civiles, Montaigne est un des rares penseurs occidentaux à ne pas considérer le monde restreint aux seules valeurs du christianisme. Son tempérament épris d'indépendance lui fait rejeter le dogmatisme, le fanatisme et la violence.

Quant à Descartes, c'est dans son *Discours de la méthode* que l'on trouve mentionné la Chine, à deux reprises : dans la seconde partie, il explique qu'ayant eu la chance de voyager après ses études chez les Jésuites de La Flèche, il a pu constater que, bien que la raison n'ait pas de frontière, et que la vérité ne soit pas cantonnée aux auteurs classiques et aux précepteurs, les différences culturelles ne constituent pas une vérité en soi. La pensée chinoise ou cannibale qu'il donne en exemple n'est qu'un modèle ou moule éducatif dans lequel se fondent le plus grand nombre, par conformisme, alors que la vérité ne se rencontre que chez «l'homme seul» et non chez tout un peuple.

Et pour moi, j'aurais été sans doute du nombre de ces derniers, si je n'avais jamais eu qu'un seul maître, ou que je n'eusse point su les différences qui ont été de tout temps entre les opinions des plus doctes. Mais ayant appris, dès le collège, qu'on ne saurait rien imaginer de si étrange et si peu croyable, qu'il n'ait été dit par quelqu'un des philosophes; et depuis, en voyageant, ayant reconnu que tous ceux qui ont des sentiments fort contraires aux nôtres, ne

sont pas, pour cela, barbares ni sauvages, mais que plusieurs usent, autant ou plus que nous, de raison; et ayant considéré combien un même homme, avec son même esprit, étant nourri dès son enfance entre des Français ou des Allemands, devient différent de ce qu'il serait, s'il avait toujours vécu entre des Chinois ou des Cannibales; et comment, jusques aux modes de nos habits, la même chose qui nous a plu il (y) a dix ans, et qui nous plaira peut-être encore avant dix ans, nous semble maintenant extravagante et ridicule : en sorte que c'est bien plus la coutume et l'exemple qui nous persuadent, qu'aucune connaissance certaine, et que néanmoins la pluralité des voix n'est pas une preuve qui vaille rien pour les vérités un peu malaisées à découvrir, à cause qu'il est bien plus vraisemblable qu'un homme seul les ait rencontrées que tout un peuple : [...]⁵⁷⁾

Descartes confirme un peu plus loin son refus du « conformisme provisoire » qu'il avait adopté dans la jeunesse, pour se construire lui-même sa vérité. Toutefois il explique sa réticence à l'exotisme dans le choix des maîtres. « Et encore qu'il y en ait peut-être d'aussi bien sensés, parmi les Perses ou les Chinois, que que parmi nous, il me semblait que le plus utile était de me régler selon ceux avec lesquels j'aurais à vivre; [...]⁵⁸⁾»

Ainsi, bien qu'ayant étudié chez les Jésuites entre l'âge de 11 et 19 ans, les auteurs et les valeurs classiques, Descartes ne les considère pas comme les seuls détenteurs de la vérité.

C'est au tour de Blaise Pascal de se référer à la Chine dans les *Pensées*. Ayant pu lire, peu avant sa mort, l'*Histoire de la Chine* publiée en latin par le Père Martini⁵⁹⁾, dans lequel l'auteur compare les chronologies biblique et chinoise en tentant de résoudre leur disparités, Pascal, pour qui le christianisme est la seule religion à détenir la vérité et qui cherche à établir sa supériorité

sur les autres, tente de réfuter les vues de Martini.

— *Histoire de la Chine* — Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger.

[Lequel est le plus croyable des deux, Moïse ou la Chine?]

Il n'est pas question de voir cela en gros. Je vous dit qu'il y a de quoi aveugler et de quoi éclairer.

Par ce mot seul, je ruine tous vos raisonnements. «Mais la Chine obscurcit», dites-vous; et je réponds : «La Chine obscurcit, mais il y a clarté à trouver; cherchez-la.»

Ainsi tout ce que vous dites fait à un des desseins, et rien contre l'autre. Ainsi cela sert, et ne nuit pas.

Il faut donc voir cela en détail, il faut mettre papiers sur table⁶⁰.

Comme on le voit, Pascal prend acte des contradictions entre les saintes écritures et les données historiques chinoises, et stigmatise la recherche de preuves contre l'histoire chinoise qui établirait que la première dynastie existait 600 ans avant le déluge. Il n'apporte lui-même aucun argument, hormis sa croyance dans la Bible.

De même dans les *Pensées*⁶¹, toujours de style lapidaire, où il espère se servir de prétendues absurdités dans les traditions mexicaines pour réfuter la véracité des livres chinois. «Contre l'histoire de la Chine. Les historiens de Mexico, des cinq soleils, dont le dernier est il n'y a que huit cents ans.» Pascal avait trouvé cette information dans Montaigne, III, 6, relative à la croyance des Mexicains en cinq âges du monde, chacun éclairé par un soleil distinct, dont le dernier était né depuis huit cents ans. Pascal espérait se servir des «absurdités» de ces traditions mexicaines pour semer le doute et ridiculiser à leur tour les livres historiques chinois, au profit de l'histoire biblique.

À propos des religions, Pascal écrit :

Je vois donc des foisons de religions en plusieurs endroits du monde et dans tous les temps; mais elles n'ont ni la morale qui peut me plaire, ni les preuves qui peuvent m'arrêter, et qu'ainsi j'aurais refusé également et la religion de Mahomet, et celle de la Chine, et celle des anciens Romains, et celle des Égyptiens, par cette seule raison que l'une n'ayant pas plus [de] marques de vérité que l'autre, ni rien qui déterminât nécessairement, la raison ne peut pencher plutôt vers l'une que vers l'autre⁶².

Converti au Jansénisme⁶³ à l'âge de 18 ans, Pascal y trouva sans doute un sens profond qui l'aïda à supporter sa terrible maladie (paralysie inférieure avec douleurs incessantes), souffrance qui le pousse à l'ascétisme le plus austère, mais aussi à fustiger les jésuites.

C'est dans les dix-huit lettres dites *Provinciales ou Lettres de Louis de Montalte*⁶⁴, publiées entre janvier 1656 et mars 1657, que Pascal révèle son talent polémique hors de pair.

Dans *la Cinquième Lettre*, Pascal critique violemment la façon dont les jésuites mènent l'évangélisation en Chine.

Ils ont assez bonne opinion d'eux-mêmes pour croire qu'il est utile et comme nécessaire au bien de la religion que leur crédit s'étende partout, et qu'ils gouvernent toutes les consciences. [...]

C'est par cette conduite *obligeante et accommodante*, comme l'appelle le Père Petau, qu'ils tendent les bras à tout le monde. [...]

Ainsi ils en ont pour toutes sortes de personnes et répondent si bien selon ce qu'on leur demande, que, quand ils se trouvent en des pays où un Dieu crucifié passe pour folie, ils suppriment le scandale de la Croix et ne prêchent que Jésus-Christ glorieux, et non pas Jésus-Christ souffrant : comme ils ont fait dans les Indes et dans la

Chine, où ils ont permis aux Chrétiens l'idolâtrie même, [...] ⁶⁵⁾.

Ainsi, depuis l'austérité de Port-Royal, Pascal conteste toute vérité dans les religions traditionnelles de la Chine.

C'est au tour de Pierre Bayle, dans ses *Pensées diverses sur la comète*, d'analyser et de réfuter les croyances astrologiques et les superstitions chinoises.

Les Chinois deferent beaucoup à ce rare precepte d'Astrologie, qu'il ne faut point se purger pendant que la Lune est dans le signe du Taureau, parce que cet animal étant un de ceux qui ruminent, il seroit à craindre que la medecine ne remontast hors de l'estomac. C'est bien la plus pitoyable imagination qui puisse venir dans l'esprit d'un homme, car outre que le signe du Taureau n'a pas plus de relation, ni plus de conformité avec l'animal que nous appelons ainsi, qu'avec un arbre, et qu'il y auroit autant de raison de donner le nom et la figure d'un Saint à chaque signe comme quelques uns ont fait, que le nom et la figure d'autre chose; [...] Les mêmes Chinois pretendent que ceux qui bâtissent, doivent eviter le quatrième degré du Scorpion, parce qu'une maison qui seroit bâtie sous un tel aspect, seroit fort sujette à se remplir de dragons, de scorpions, et d'insectes. On pourroit croire sur ce fondement, qu'ils font l'Horoscope de leurs maisons, comme Tarrutius Firmanus fit l'Horoscope de la Ville de Rome : [...] On s' imagine dans le Japon, qu'il importe beaucoup pour la durée d'un edifice, et pour le bonheur de ceux qui doivent y demeurer, que lors qu'on commence de le bâtir, quelques uns se tuent eux mêmes en consideration de cette entreprise. [...] Tous les peuples des Indes Orientales ont à peu

près le même entêtement pour l'Astrologie que les Chinois⁶⁶).

Le sous-titre de cet ouvrage est en lui-même très explicite : «Ou il est prouvé par plusieurs raisons tirées de la Philosophie, & de la Théologie, que les Comètes ne sont point le présage d'aucun malheur.»

De confession calviniste, Bayle démontre quasi-scientifiquement qu'il n'y a pas de rapport entre ces croyances et la réalité. Il précise ainsi sa pensée : «on ne prescrit pas contre la vérité par *la tradition generale*, et par *le consentement unanime des hommes*.⁶⁷)» Il s'élève ainsi contre les soit-disant vérités qui ne s'appuient que sur la tradition et l'uniformité de pensée du plus grand nombre. Ce débat autour des superstitions interpellait les chrétiens et divisait les catholiques et les calvinistes.

Dans la pensée de Bayle, «la tradition générale» et «le consentement unanime des hommes» sont le propre du catholicisme et «les marques ou attribus de l'Eglise». L'ouvrage de Bayle s'inscrit donc dans la lutte idéologique entre les deux religions qui se poursuivra durant tout le XVIIe siècle. Il annonce aussi l'esprit philosophique du XVIIIe. Bayle ne s'intéresse aux superstitions orientales, citant même des exemples du Japon, que pour les ridiculiser, au même titre que les superstitions catholiques.

Quant à Molière, il ne mentionnera la Chine qu'une seule fois, dans *l'Avare*, Acte III, scène V.

Cléante — J'y ai pourvu, mon père, et j'ai fait apporter ici quelques bassins d'*oranges de la Chine*, de citrons doux et de confitures, que j'ai envoyé quérir de votre part⁶⁸).

Le père de Cléante, Harpagon, est secrètement amoureux de l'amante de son fils, Marianne. Tirailé entre le désir de capter ses faveurs et son avarice

maladive qui lui interdit de trop dépenser pour elle, il s'ingénie à faire payer ses enfants autant que possible. Les oranges de Chine sont un produit de grand luxe offert à Marianne au nom d'Harpagon, mais aux grands frais de son fils Cléante.

Follement épris de Marianne, le généreux Cléante non seulement ne refuse pas de payer le cadeau, mais c'est lui qui choisit les produits les plus luxueux pour sa bien-aimée, parmi lesquels les fameuses «oranges de la Chine» constituaient le nec plus ultra.

On considère généralement que les oranges sont originaires de la région d'Assam en Inde, leur introduction massive en Chine ne datant que du XVe au XVIe siècle. A cette époque où le Portugal monopolisait le commerce maritime, la France n'avait d'autre alternative que de les acheter au prix fort aux Portugais ou aux Anglais. Jusqu'au XVIIe siècle, les produits importés de Chine étaient très onéreux, notamment les oranges, fruit délicieux qui rappelait les mystérieux Hespérides dont les Grecs Antiques faisaient l'éloge, comme «fruit du soleil». On peut donc imaginer à travers la pièce de Molière, l'impact qu'avait ce seul mot d'«orange» sur le public de l'époque.

D'ailleurs, Louis XIV, en bon Roi Soleil, ne pouvait rester indifférent à ce symbole. Il s'attacha à faire cultiver les oranges, y compris au château de Versailles, dont l'aile sud devait accueillir la fameuse «Orangerie». On dit que le roi ne pouvait souper sans embrasser de la vue ses orangers en arrière-plan. De nombreux orangers étaient également disposés dans le château de Versailles lui-même, dans la fameuse Galerie des Glaces, dans la salle des billards, ainsi que dans la chambre du Roi. En hiver, ils étaient transportés dans une grande serre chauffée qu'il avait fait construire sous la terrasse. Tous ces soins démontrent s'il le fallait, l'importance que ces arbres de Chine et leurs fruits à l'étrange saveur avaient pris dans le royaume de France. En tant que favori et protégé de Louis XIV, Molière, qui séjournait fréquemment au château, avait eu maintes occasions de voir ces orangers.

De même, dans l'oeuvre de Jean de La Fontaine, on ne trouve qu'une seule référence à la Chine, dans *Les Amours de Psyché et de Cupidon*.

Ils retournèrent au château, virent les dedans, que je ne décrirai point : ce seroit une oeuvre infinie. Entre autres beautés, ils s'arrêtèrent longtemps à considérer le lit, la tapisserie et les sièges dont on a meublé la chambre et le cabinet du Roi. C'est un tissu de la Chine, plein de figures qui contiennent toute la religion de ce pays-là. Faute de brachmane, nos quatre amis n'y comprirent rien⁽⁶⁹⁾.

Ici le fabuliste ne décrit pas un château imaginaire, mais un lieu réel qu'il a eu l'occasion de visiter à maintes reprises. Nul ne pouvait rester indifférent aux nombreux objets d'art chinois dont le château regorgeait et dont nous avons déjà parlé au début de cet article.

Toutefois, à l'époque où La Fontaine écrit ce conte (1669), les objets d'art chinois n'étaient pas encore aussi répandus. Au début du XVIIe siècle, la Compagnie française des Indes avait déjà importé du Siam quelques «chinoiseries», mais qui ne sauraient rivaliser, ni en quantité ni en qualité, avec les fabuleuses importations portugaises de Macao.

Ces objets importés de Chine furent acquis pour l'usage exclusif de la famille royale, le Roi et sa Reine, leurs enfants, mais aussi pour les concubines du Roi. Il s'agissait notamment de meubles précieux disposés dans leurs appartements privés et surtout de tissus, rideaux et tentures de soie ornant les lits à baldaquins et les fenêtres. Ici encore, il faut rappeler que de tels objets étaient très rares, de qualité souvent inégalee et donc d'un luxe très onéreux. Ceci explique l'insistance de La Fontaine sur ces «beautés» devant lesquelles les quatre amis «s'arrêtèrent longtemps à considérer ...» Dans ce conte, La Fontaine nous fait faire le tour des raretés soigneusement choisies, tant à l'intérieur du château que dans les jardins.

* * *

Dans cet article, nous avons décrit les premiers contacts culturels entre la France et la Chine, depuis Marco Polo au XIII^e siècle jusqu'au XVII^e siècle.

On a vu comment les deux pays ont noué des contacts sous le double aiguillon de la mission catholique et du commerce, lesquels ont ouvert la porte à des échanges techniques, artistiques et scientifiques. Si le XV^e siècle voit surtout la floraison de récits de voyageurs, d'explorateurs et de missionnaires relatant leur expérience plus au moins personnelles, le contenu informatif est plutôt pauvre, vague et souvent erroné. Il s'agissait avant tout d'ouvrages ou d'articles divertissants, ne s'étayant sur aucune étude ni recherche sérieuse et le plus souvent, sans documentation.

Dès le XVII^e siècle cependant, les missionnaires jésuites ayant obtenu l'autorisation de séjour en Chine, ils étoffent peu à peu les récits de voyage, qu'ils transforment en publications régulières, doublées de rapports ponctuels, de manuels de géographie et de traductions d'oeuvres chinoises. C'est par ces publications que les français purent découvrir cette formidable civilisation. Les penseurs, écrivains et lettrés de France commencèrent alors à s'intéresser à ce pays au point d'en faire l'objet de leur recherche, chacun selon son domaine. C'est également à cette époque que l'emprise du christianisme sur la société humaine commence à péricliter, parallèlement à l'impact grandissant des techniques et des sciences naturelles, et ce jusque dans la littérature dont les pionniers furent Montaigne et Descartes.

Montaigne s'est attaché à décrire les caractéristiques naturelles de l'humanité universelle. Descartes lui emboîte le pas en mettant l'accent sur l'ordre et la logique dans l'analyse de la subjectivité humaine, qui donne une expression claire et définitive aux tendances confuses de son temps. Même si Descartes ne mentionne la Chine que de façon très ponctuelle, il la place avec la Perse parmi les *peuples raisonnables*, ce qui est à nos yeux, un éloge

indirect. Ces deux auteurs ont profondément influencé la pensée moderne. Dès la fin du XVII^e siècle l'*esprit cartésien* et le goût de la *certitude rationnelle* vont dominer la philosophie et la littérature.

Toutefois, dans la littérature de cette époque, on ne décèle encore aucune influence de la culture chinoise. Les merveilleux objets venus de Chine restent des témoins silencieux d'une civilisation méconnue dont seuls le prix faramineux et la rareté font la célébrité.

Dans la France du XVII^e siècle, la popularité de la culture chinoise se limitait à la curiosité, purement visuelle et superficielle, d'objets d'art exotiques. Pourtant les études sur Confucius et sa doctrine avaient déjà commencé bien avant les importations d'objets d'art chinois. Par exemple, on trouve déjà des opinions sur le confucianisme exprimées par les traducteurs, dans les *Relations de divers voyages curieux, qui n'ont pas été publiées*⁷⁰. De même, dans *Sapientia Sinica* (1667) de Prospero Intorcetta, on trouve la traduction en latin de *Zhongyong* ou *Doctrine du Moyen* sous le titre de *Sinarum Scientia Politico-Moralis* de Confucius.

En 1712, Fénelon écrit dans *Dialogue des morts*, un chapitre intitulé *Confucius et Socrate*, dans lequel il compare les deux philosophies. Puis dans *De l'Esprit des lois*, Montesquieu décrit l'autocratie politique et les rites de l'empire chinois. Enfin, on ne saurait oublier Malebranche et sa fameuse comparaison entre la philosophie chinoise et le christianisme, dans son *Entretien d'un philosophe chrétien avec un philosophe chinois sur l'existence et la nature de Dieu*, dans lequel il relate la question des rites chinois.

Rappelons que cette polémique qui allait gagner toute l'Europe opposait les Jésuites aux Dominicano-franciscains, ces derniers condamnant la tolérance des rites chinois dans les conversions opérées par les missionnaires jésuites en Chine. Il fallut l'intervention de plusieurs papes pour aboutir à la décision d'excommunication des jésuites par Bénédicte XIV en 1743. Cette querelle dura plus de cent ans, soit du règne de l'empereur Kangxi jusqu'à celui de

Qianlong (règ. 1735–1795).

Comme nous l'avons vu, dès le début du XVIII^e siècle, plusieurs pays d'Europe commencent à connaître la réalité chinoise par l'intermédiaire des publications des jésuites français de Chine. Cependant, il faudra attendre le siècle suivant pour que ces informations soient comprises en profondeur grâce aux véritables études qui seront menées sur ce pays, et notamment, l'influence déterminante des *philosophes des lumières* qui rédigèrent la fameuse Encyclopédie : Voltaire, Rousseau, Diderot, Quesnay et bien d'autres. Voltaire surtout s'illustra par ses connaissances, non seulement en philosophie mais aussi en littérature chinoise. Il écrivit même une pièce de théâtre intitulée *L'Orphelin de la Chine*, basée sur l'oeuvre de Yuan Qu, *Zhaozi qu' er*⁷¹⁾

Quant à l'épisode du *Nez*, dans le conte philosophique *Zadig où la Destinée*, il est inspiré du *Zhuangzi xiu gu pen cheng da dao*⁷²⁾ dans le *Jingyu qiquan*⁷³⁾, spectacles extraordinaires d'aujourd'hui et d'autrefois. Il se passionna pour la question des rites chinois et lui consacra un chapitre entier dans *Le siècle de Louis XIV*⁷⁴⁾. On peut donc affirmer que le XVIII^e siècle voit l'épanouissement de l'influence chinoise en Europe.

Dans un prochain article, nous étudierons les auteurs français du XVIII^e siècle pour voir dans quelle mesure ils furent influencés par la civilisation chinoise, et apprécier leurs connaissances et leur compréhension de l'Empire du Milieu.

(本学非常勤講師)

Notes

1) Le livre raconte le premier voyage de son père et de son oncle (1255–1269), puis celui qu'ils accomplirent ensemble (1271–1295).

2) 忽必烈汗

Kubilaï Khan, 1214–1294, empereur mongol (1260–1294), fondateur de la dynastie des Yuan de Chine. Petit-fils de Gengis Khan, il établit sa capitale à Pékin (1264) et acheva la conquête de la Chine (1279). Il se montra tolérant à l'égard du bouddhisme et du christianisme, et favorisa la présence d'étrangers, tel Marco Polo. (*le Petit Larousse*

illustré. Librairie Larousse, Paris, 2004)

- 3) Parfois orthographié Rubroek, Ruysbroek ou encore Rubruquis.
- 4) Guillaume de Rubrouck, *Itinerarium Fratris Wilhelmi de Rubruk de Ordine Fratrum Minorum*, anno gratiae M.CC.L.III. ad partes Orientales.
(traduction française) *Voyage dans l'empire mongol*, Editions Payot, 1985.
- 5) *Hakluyt's Collection of the Early Voyages*, Travels and Discoveries of the English Nation, Vol.I, London, 1559.
- 6) Giovanni da Pian del Carpine , *The Story of the Mongols Whom We Call the Tartars*, Branden Pub. Co., 1996.
- 7) Giovanni da Pian del Carpine , *Histoire des Mongols, Enquête d'un envoyé d'Innocent IV dans l'empire Tartare (1245-1247)*, Traduction française et présentation de P. Clément Schmitt O.F.M., Paris, Editions Franciscaines, 1961.
- 8) Rendue célèbre par la bataille de Wahlstatt, livrée dans les environs par Henri le Pieux, duc de Silésie, contre les Mongols (1241), la ville devint la capitale d'un duché independant de 1248 à 1675. Rattachée à la Prusse en 1742, elle fut le théâtre de la victoire de Frédéric II le Grand sur les Autrichiens. (*Le Petit Robert des Noms Propres*, rédaction dirigée par Alain Rey, nouvelle édition refondue et augmentée, Paris, 2001)
- 9) 嘉靖帝
- 10) La France fonda la Compagnie des Indes occidentales après celles créées par les Anglais et les Hollandais. Elle tenta d'étendre son influence en Orient à partir de l'île de La Réunion et de l'île Maurice. Le célèbre vaisseau «L'Amphitrite» de la Compagnie fut le premier bâtiment français à joindre Guangdong. Le jésuite Bouvet y embarqua avec le cadeau de Louis XIV destiné à l'empereur Kangxi. L'Amphitrite retourna en France en 1700 chargé de tissus, porcelaines et métaux précieux, en plus des cadeaux de Kangxi destinés à Louis XIV.
- 11) Michel Baudier, *Histoire de la covr dv roy de Chine*, chez Clavde Cramoisy, Paris, M.DC.XXXI.
- 12) On peut y lire par exemple :«Que si d'audente il se glisse quelque forain chez eux, il est aussi tost recogneu d'vn chacun; car à ce dessein ils ont dés longtemps estably vne coustume parmy eux, qui est de faire escacher & aplatir le nez à leurs enfans quand ils viennent de naistre : de ceste sorte tous les Chinois ont le nez plat, & camard : ce qui fait qu'vn estranger en leur compagnie a le visage tout different du leur.» (Michel Baudier, *Ibid.*, p.10.).

- 13) Henri de Feynes, *Voyage fait par terre depuis Paris jusques à la Chine*, Perre Rocolet, Paris, 1630.
- 14) Henri de Feynes, *Ibid.*, p.164.
- 15) Melchisédec(h) Thévenot, *Relations de divers Voyages Curieux, qui n'ont pas esté publiées*, chez Thomas Moette Libraire, Paris, M.DC.XCVL.
- 16) En 1662, le Père Intorcetta traduit en latin avec Da Costa les livres de *Daxue* et *Lunyu* sous le titre de *Sapientia Sinica*. Il traduira ensuite le *Zhongyong* sous le titre de *Sinarum Scientia Politico-Moralis*, qui sera publié en deux parties, en 1667 à Guangtong, puis en 1668 à Goa, accompagnée de la biographie de Confucius. Pour plus de détails, voir l'ouvrage de Phister : *Notices biographiques et bibliographiques sur les Jésuites de l'ancienne mission de la Chine, 1553-1773*.
De son nom chinois, Yin Duoze 殷鐸沢.
- 17) 『大学』
- 18) 『中庸』
- 19) 『論語』
- 20) De son nom chinois, Long Huamin 龍華民.
- 21) François Xavier, (saint) [**Francisco De Jassu**] Jésuite et missionnaire espagnol (château de Javier écrit anciennement Xavier, Navarre 1506—île de Sancian au large de Canton, Chine 1552). Étudiant à Paris (1525-1536), il fut parmi les premiers compagnons d'Ignace de Loyola et participa à la fondation de la Compagnie de Jésus. Il débarqua à Goa comme nonce apostolique (1542), et évangélisa Malacca puis (1549) le Japon. (*Le Petit Robert des Noms Propres, op., cit.*)
- 22) Matteo Ricci, Jésuite italien, né à Macerata en 1552 et mort à Pékin en 1610. Il fut l'un des premiers missionnaires à pénétrer en Chine en 1583 (Région de Guangdong). Fortement impressionné par la brillante civilisation qu'il y rencontra. Il pratiqua une évangélisation progressive (études de la culture traditionnelle et assimilation des coutumes locales), jetant les bases de la mission catholique de Chine et devenant le premier «sinologue» (nom chinois : Li Matou [利瑪竇]). Son attitude conciliante à l'égard des honneurs rendus par les fidèles à Confucius et aux ancêtres fut après sa mort à l'origine de la querelle des Rites chinois. (*le Petit Robert des Noms propres, Réduction dirigée par Alain Rey, nouvelle édition refondue et augmentée, Paris, 2000*)
- 23) Alessandro Valignano, Jésuite italien (1539-1606), docteur en droit, entre à la Compagnie de Jésus, nommé supérieur général, visiteur des missions en Asie. D'après Joseph Dehergne (*Encyclopaedia Universalis, Paris, 2002*), il séjourna trois fois au

Japon :

- En 1579, il obtint du Shogun Oda Nobunaga la création d'une ambassade japonaise en Europe et fit envoyer quatre jeunes chrétiens à Rome pour y rencontrer le Pape avec un présent du Shogun, un paravent représentant le Château d'Azuchi.
- En 1590, il rencontra le Shogun Toyotomi Hideyoshi à Jyurakudai. Il fut le premier à importer une machine à imprimer sur le sol japonais.
- Il fit un dernier séjour de 1598 à 1603, avant d'être nommé évêque à Macao où il mourut en 1606.

24) 万曆帝

Pékin 1650–id1620, treizième empereur de la dynastie Ming (rég.1572–1620).

25) Johann Adam Schall von Bell, né à Cologne en 1591, arrivé en Chine en 1622, mort à Pékin en 1666.

De son nom chinois, Tang Ruowang 湯若望.

26) Ferdinand Verbiest, né à Pittem en Belgique en 1623, mort à Pékin en 1688. Missionnaire flamand. Continuateur de l'oeuvre de M. Ricci en Chine où il fut appelé en 1659, il fut nommé directeur du bureau d'astronomie (1669) par l'empereur mandchou Kangxi. (*le Petit Robert des Noms propres, op.cit.*)

De son nom chinois, Nan Huairen 南懷仁.

27) De son nom chinois, Zhang Cheng 張誠.

28) De son nom chinois, Li Ming 李明.

29) De son nom chinois, Liu Ying 劉應.

30) De son nom chinois, Bai Jin 白進 ou Bai Jin 白晉.

31) De son nom chinois, Hong Ruhan 洪若翰.

32) Traduction d'une lettre en Latin, de Pékin le 13 août 1678, *Correspondances de Ferdinand Verbiest*, publié par les PP. H. Josson et L. Willaert, Bruxelles, 1938, p.237.

33) De son nom chinois, Lei Kaosi 雷考思.

34) De son nom chinois, Ma Ruse 馬若瑟.

35) De son nom chinois, Ba Duoming 巴多明.

36) Pierre Dionis, Anatomie de l'homme, 1694, ce manuel d'anatomie est considéré comme le plus concis et le plus clair des traités d'anatomie de son époque.

37) 文淵閣

38) 暢春園

39) 熱河

- 40) 漢
- 41) 皇輿全覽図
- 42) 易経
- 43) *A relation of the voyage to Siame : performed by six Jesuits sent by the French king, to the Indies and Chine in the year 1685* with an introduction by B. J. Terwiel, White Lotus Press, 1999.
- 44) *Historia de la cosas mas notables, eitos y costumbres del gran reino de la China* [1585] (Titre original)
- 45) *De Christiana Expeditione apud Sinas Suscepta ab Societate lesu* [1615] (Titre original)
- 46) *Peregrinacam de Fernam Mendez Pinto* [1614] (Titre original)
- 47) *Sinicae Historiae Decas Prima* [1658] (Titre original)
- 48) *Imperio de la China* [1642] (Titre original)
- 49) Adrien Greslon, né à Périgueux en 1618, mort en 1697.
De son nom chinois, Nie Zhongqian 聶仲遷.
- 50) Pour plus de détails, voir la traduction par Toshihiko YAZAWA, *Histoire de la Chine sous les premières périodes de Dynastie de Qing*, Éditions Hirakawa, Tokyo, 1986.
- 51) Michel de Montaigne, *Essais*, Éditions Garnier Frères, Paris, 1974, Tome II, Livre III, chap., XIII, *De l'expérience*, pp.516-578.
- 52) François Julien, Professeur à l'Université de Paris VII, PUF.
Diogène, *La Chine comme outil philosophique*, 2002/4 n 200, pp.17-24.
- 53) Michel de Montaigne, *op. cit.*, Tome II, Livre III, chap., VI, *Des Cloches*, pp.340-341.
- 54) Michel de Montaigne, *op. cit.*, Tome II, Livre III, chap., XIII, *De l'expérience*, p.524.
- 55) *Ibid.*, pp.524-525.
- 56) Michel de Montaigne, *op. cit.*, Tome II, Livre III, chap., X, *De mesnager sa volonté*, p.457.
- 57) René Descartes, *Oeuvres philosophique*, Tome I (1618 -1637), Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences, Éditions Garnier Frères, Paris, 1963, pp.583-584.
- 58) *Ibid.*, p.593.
- 59) Martin Martini, *Sinicae Historiae Decas Prima*, 1658. La traduction française ne paraîtra à Paris qu'en 1662, l'année même de la mort de Pascal.
- 60) Blaise Pascal, *Pensées*, Éditions Garniers Frères, Paris, 1964, p.227.
- 61) Blaise Pascal. *op. cit.*, p.594.

- 62) *Ibid.*, p.236.
- 63) Doctrine établie par Jansénius en 1640 contre la tendance optimiste du Jésuite espagnol Molina, en particulier et la morale mondaine des jésuites en général, à l'origine du mouvement Janséniste qui se développa autour de Port-Royal en France, et aussi en Italie. (Dict. Larousse, 1997)
- 64) Blaise Pascal, *Les Provinciales ou Les Lettres écrites par Louis de Montalte à un provincial de ses amis et aux RR.PP.Jésuites*, Classiques Garnier, 1992.
C'est dans la *Cinquième Lettre*, que Pascal critique violemment la façon dont les jésuites mènent l'évangélisation en Chine (pp.72-94).
- 65) Blaise Pascal, *op. cit.*, la *Cinquième Lettre*, pp.75-77.
- 66) Pierre Bayle, *Pensées diverses sur la comète*, Tome I, Librairie E. Droz, 1939, pp.73-75.
- 67) *Ibid.*, p.129.
- 68) Molière, *L'Avare*, Nouveaux classiques Larousse, Paris, 1971, Acte III, scène V, p.78.
D'après ce texte (*Ibid.*, p.79) : «Ces denrées exotiques étaient à l'époque des produits de luxe.»
- 69) Jean de La Fontaine, *Oeuvres de J. De La Fontaine*, Tome VIII, Librairie Hachette et Cie, Paris, 1892, p.31.
- 70) Chez Thomas Moette Libraire, Paris, M.DC.XCVL (1696).
- 71) 元曲 紀君祥 『趙氏孤兒』
- 72) 「壯子休鼓盆成大道」
Voir à ce sujet : Hideo FUKUDA, *Goethe und die chinesische Literatur*, Tohoku Gakuin Daigaku Ronshu, -Section : Général Éducation, 71 [1981.2], pp.1-20.
- 73) 抱甕老人編 『今古奇觀』
- 74) Voir à ce sujet : Shioko SASAKURA, *Les contacts entre la France et la Chine au XVIIIème siècle — Voltaire et la question des rites chinois*, Bulletin de la Société de langue et littérature française de l'Université Kansai, Tome XXXII (2006, pp.39-57) et Tome XXXIV (2008, pp171-191).